

pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre vie ne devrait être exempt de l'exercice de la pénitence. Mais puisque la sainte Église a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices, que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit?

O ignorance! ô brutalité! Dieu par sa miséricorde, mes frères, nous donne de meilleurs sentiments. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous un peu des conversations et des divertissements mondains : modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'âme, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfants : quand il leur paraît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi considérons, chrétiens, cette bête farouche qui nous menace; jetons-nous par l'oraison entre les bras de notre bon Père : nous serons à couvert et en assurance; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts; et soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. Dieu nous en fasse la grâce! Amen.

## DEUXIÈME SERMON

POUR

### LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES DÉMONS.

Quelle est leur puissance et leur force, leur malice et leurs ruses : moyens qu'ils emploient pour nous séduire. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre <sup>1</sup>.

Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo.

Jesus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du diable. Matth. iv, 1.

On vit dans le ciel un grand changement, lorsque les anges, maintenant ennemis, autrefois enfants et domestiques, ayant quitté le bien commun de toutes les natures intelligentes pour s'arrêter à eux-mêmes et à leur propre excellence, perdirent tout à coup la justice dans laquelle Dieu les avait créés; et n'ayant plus que du faste au lieu de leur grandeur naturelle, des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste, l'esprit de division au lieu d'une charité très-ardente, ils devinrent superbes, trompeurs et jaloux, et réduits justement par leur péché à une telle extrémité de misère, que, nonobstant l'excellence de leur nature, de pauvres mortels comme nous ne laissent pas de leur faire envie. Changement vraiment épouvantable, lequel si nous méditons sérieusement, il en réussira cette utilité, que ces esprits malfaisants, malgré la haine qu'ils ont contre nous, profiteront néanmoins à notre salut en nous apprenant à craindre Dieu par l'exemple de leur ruine, et à veiller sur nous-mêmes par l'appréhension de leurs ruses. C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui étant de telle importance, je ne puis douter du secours d'en haut dans une entreprise si salutaire. Oui, mes frères, le Saint-Esprit descendra sur nous, Marie nous assistera par ses prières; et s'agissant de combattre les démons, un ange nous prêtera volontiers ses paroles pour implorer son secours. Ave.

C'est le dessein du Fils de Dieu de tenir ses fidèles toujours en action, toujours occupés, et vigilants et animés, jamais relâchés ni oisifs : et parce que comme de tous les emplois celui de la guerre est le plus actif et qui tient l'esprit le plus occupé, de là vient qu'il nous enseigne, dans son

<sup>1</sup> Ce sermon est au fond le même que le précédent. D. Déforis a tenté, mais sans succès, de les fondre ensemble. Quoiqu'ils se ressemblent beaucoup, chacun néanmoins a son caractère propre, des tours souvent très-différents; l'un développe ce qui n'est qu'ébauché dans l'autre; et d'ailleurs celui-ci contient des morceaux considérables qui ne se trouvent point dans le premier. Nous les donnons donc tous deux tels que Bossuet les a composés. (Édit. de Versailles.)

Écriture, que « notre vie est une milice <sup>1</sup>, » et que comme nous sommes toujours dans le combat, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être sur nos gardes : *Sobrii estote et vigilate* <sup>2</sup> : « Soyez sobres, et veillez. » L'évangile de ce jour nous fait bien connaître cette vérité. Nous y voyons Jésus conduit au désert, pour y être tenté du diable; c'est-à-dire, notre capitaine qui descend au champ de bataille, pour venir aux mains avec nos ennemis invisibles : *Ductus est Jesus à Spiritu in desertum, ut tentaretur à diabolo*.

Ne croyez pas, mes frères, que nous devions être spectateurs oisifs de ce combat admirable : nous sommes engagés bien avant dans cette querelle; et le Fils de Dieu ne permet aux démons d'entreprendre aujourd'hui sur sa personne, qu'à fin de nous faire entendre par son exemple ce qu'ils machinent tous les jours contre nous-mêmes. Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous soyons obligés à combattre, faisons ce que l'on fait dans la guerre; et avant que d'entrer dans la mêlée, avançons-nous avec le Sauveur pour reconnaître ces ennemis qui marchent contre nous si résolument. Si nous sommes soigneux de les observer, dans l'évangile de cette journée, nous remarquerons aisément leur puissance, qui les rend superbes et audacieux. Ils entreprennent, messieurs, contre le Fils de Dieu même, ils tentent de le mettre à leurs pieds : peut-on voir une audace plus emportée? Ils l'enlèvent en un moment du désert sur le pinacle du temple, Jésus-Christ le permettant de la sorte pour l'instruction de ses fidèles : n'est-ce pas une force terrible? S'ils sont forts et entreprenants, ils ne sont pas moins rusés ni malicieux. La haine invétérée qu'ils ont contre nous, les oblige de recourir à des artifices également subtils et malins. Ils tentent Jésus-Christ de gourmandise après un jeûne de quarante jours : *Dic ut lapides isti panes fiant* : « Dites que ces pierres deviennent des pains; » et ils tâchent de le porter à la vaine gloire, après une action d'une patience héroïque : n'était-ce pas un dessein plausible et une finesse bien inventée?

Tout cela, chrétiens, nous doit faire peur, puisque nous avons à nous défendre dans le même temps, et de la violence et de la surprise, et de la force et des ruses. Et néanmoins ce même évangile, qui nous représente ces ennemis avec cet appareil redoutable, nous découvre aussi d'une même vue qu'il n'est rien de plus aisé que de les vaincre; puisque nous voyons clairement et toutes leurs forces abattues, et toutes leurs finesses érudées par une simple parole. Voilà, mes frères, en peu de mots, ce que nous apprend l'Évangile

<sup>1</sup> Job. vii, 1.

<sup>2</sup> I. Petr. v, 8.

de l'état de nos ennemis et de leur armée. Si vous regardez leur marche hardie, et leur contenance fière et présomptueuse, vous verrez d'abord leur force et leur puissance : si vous observez de plus près leur marche, vous reconnaîtrez aisément leurs ruses et leurs détours : et enfin si vous pénétrez jusqu'au fond, vous verrez qu'avec leur mine superbe et leur appareil redoutable, ils sont déjà rompus et défaits; et qu'étant encore tremblants et effrayés de leur dérouté, il est très-facile de les mettre en fuite. C'est ce que je me propose de vous faire entendre, et voilà en peu de mots le partage de ce discours : commençons par leur force et par leur puissance.

#### PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre, messieurs, quelle est la force des ennemis que nous avons à combattre, il faut nécessairement vous entretenir de la perfection de leur nature. Mais comme ce discours serait infini, si j'allais rechercher curieusement tout ce que la théologie nous en enseigne, je vous en dirai seulement ce mot, qui sera très-utile pour votre instruction : c'est que la noblesse de leur être est telle, qu'à peine les théologiens peuvent-ils comprendre de quelle sorte le péché a pu trouver place dans une perfection si éminente. Il faut donc nécessairement qu'elle soit bien haute. Et en effet, mes frères, que des mortels comme nous, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, abandonnent si souvent le chemin étroit de la loi de Dieu, bien que ce soit une extrême insolence, ce n'est pas un événement incroyable : mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, que Dieu avait créées avec tant de grâce et dans une condition si heureuse, qu'elles pouvaient mériter leur béatitude par un moment de persévérance, se soient néanmoins retirées de Dieu, bien qu'elles fussent si assurées que leur souveraine félicité ne fût qu'en lui seul; c'est ce qui est surprenant et terrible. Le prophète même s'en étonne : *Quomodo cecidisti de celo, Lucifer*? O Lucifer, astre brillant qui luisait dans le ciel avec tant d'éclat, comment es-tu tombé si soudainement? quelle est la cause de ta chute? qui a pu donner l'entrée au péché, puisqu'il ne pouvait y avoir ni erreur parmi tant de connaissances, ni surprise dans un si grand jour, ni trouble dans une si parfaite tranquillité et dans un tel dégagement de la matière? Cependant, mes frères, cet astre est tombé, et il a entraîné avec lui la quatrième partie

<sup>1</sup> Is. xiv, 12.



des étoiles. De quelle sorte cela s'est-il fait? Ne soyons pas curieux d'un si grand secret, et reconnaissons seulement qu'en vérité être créature, c'est bien peu de chose.

Les fous marcionites, et les manichéens, encore plus insensés, estimaient que la méchanceté des démons était leur condition naturelle : car de même qu'il y a un souverain bien duquel tous les biens découlent dans cet univers, ainsi parce qu'il s'y rencontre diverses sortes de maux, ils inféraient de là qu'il y avait un principe commun de tout mal, un souverain mal, pour ainsi parler, un Dieu méchant, dont tout le plaisir est de nuire, ruminant toujours en soi-même quelque dessein tragique et funeste; et ils voulaient que les diables fussent ses créatures et ses satellites; de sorte, disaient-ils, qu'ils sont méchants par nature. Certes je m'étonnerais qu'une doctrine si monstrueuse ait pu avoir quelque vogue parmi des gens qui se disaient chrétiens, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreur ou l'esprit humain ne se précipite, lorsqu'enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée.

Mais autant que leur doctrine était ridicule et impie, autant sont excellentes les vérités que les anciens Pères leur ont opposées : et surtout je ne puis assez admirer avec quelle force de raisonnement l'incomparable saint Augustin<sup>1</sup>, et après lui le grand saint Thomas, son disciple, ont réfuté leur extravagance. Ces grands hommes leur ont appris qu'en vain ils recherchaient les causes efficientes du mal; que le mal n'étant qu'un défaut, il ne pouvait avoir de vraies causes; que tous les êtres venaient du premier et souverain Être, qui, étant très-bon par essence, communiquait aussi une impression de bonté à tout ce qui sortait de ses mains; d'où il résultait manifestement qu'il ne pouvait y avoir de nature mauvaise. Ce qui se confirme par le sentiment et le langage commun des hommes, qui appellent les choses bonnes quand elles sont dans leur constitution naturelle : et par conséquent il est impossible qu'une chose soit tout ensemble et naturelle et mauvaise. A quoi ils ajoutaient que le mal, n'étant qu'une corruption du bien, ne pouvait agir ni travailler que sur un bon fond; qu'il n'y a que les bonnes choses qui soient capables d'être corrompues; et que les créatures ne pouvant devenir mauvaises que parce qu'elles s'éloignent de leurs vrais principes, il s'ensuivait de là que ces principes étaient très-bons. Ainsi, disaient ces grands personnages, tant s'en faut que les manquements des créatures prouvent qu'il y a de mauvais principes, qu'au

<sup>1</sup> De Civ. Dei, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 365. Lib. de ver. Relig. n° 35, 36, 37, t. I, col. 759, 760, et alibi.

contraire il serait impossible qu'il y eût aucun manquement dans le monde, si les principes n'étaient excellents : par exemple, il ne pourrait y avoir de dérèglement, s'il n'y avait une règle première et invariable; ni aucune malice dans les actions, s'il n'y avait une souveraine bonté, de laquelle les méchants se retirent par un égarement volontaire. Enfin, pour couronner leurs belles raisons par une parole expresse du Fils de Dieu, ils ont remarqué que Notre-Seigneur, en parlant du diable, en saint Jean, n'avait pas dit qu'il était né dans le mensonge, mais « qu'il n'était pas demeuré dans la vérité : » *In veritate non stetit*. Que s'il n'y est pas demeuré, il y a donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Laisant donc à part ces vieilles erreurs, ensevelies depuis si longtemps dans l'oubli, recherchons de plus haut et par les véritables principes l'origine de ces esprits dévoyés, et la cause de leurs erreurs. Suivez-moi, s'il vous plaît, chrétiens.

Non! je ne cherche point d'autres causes pourquoi les anges ont pu pécher, sinon que c'étaient des créatures : la raison, saint Augustin nous l'a enseignée<sup>2</sup>. La créature est faite de la main de Dieu; donc il ne se peut qu'elle ne soit bonne, parce que son principe est la bonté même : mais la créature est tirée du néant; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle retient quelque chose de cette basse et obscure origine; ni si étant sortie du néant, elle y retombe si facilement par le péché, qui l'y rengage de nouveau, en la séparant de la source de son être. Ainsi, messieurs, c'est assez de voir que les anges étaient créatures, pour conclure qu'ils n'étaient pas impeccables. Cet honneur n'appartient qu'à Dieu. Ils lui sont semblables, il est vrai, mais non pas en tout : et encore que nous voyions, dit Tertullien, « qu'une image bien faite représente tous les traits de l'original, elle ne peut exprimer sa vigueur, étant destituée de mouvement; ainsi quelque ressemblance que nous voyions des perfections infinies de Dieu dans les anges et les natures spirituelles, elles ne peuvent jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne pécher pas : » *Imago, cum omnes lineas exprimat veritatis, vi tamen ipsa caret, non habens motum; ita et anima, imago spiritus, solam vim ejus exprimere non valuit, id est non peccandi felicitatem*<sup>3</sup>.

Tirés du néant, et c'est assez dire : de là, messieurs, il est arrivé que les premiers des anges se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance

<sup>1</sup> Joan. VIII, 44.

<sup>2</sup> De Civ. Dei, lib. XIV, cap. XIII, t. VII, col. 365.

<sup>3</sup> Lib. II, adv. Marcion. n° 9.

de leur beauté. La douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu se soumettre à Dieu; et ayant quitté, les malheureux, cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui de leur bonheur que le principe de leur être, vous étonneriez-vous si tout est allé en ruine, ni s'il s'en est ensuivi un changement si épouvantable? Dieu l'a permis de la sorte.

Tremblons, tremblons, mes frères, et soyons saisis de frayeur en voyant ce tragique exemple, et de la faiblesse de la créature, et de la justice divine. Hélas! on a beau nous avertir, nous courons tous les jours aux occasions du péché les plus pressantes, les plus dangereuses : nous ne veillons non plus sur nous-mêmes que si nous étions impeccables; et nous croyons pouvoir conserver sans peine, parmi tant de tentations, ce que des créatures si parfaites ont perdu dans une telle tranquillité. Est-ce folie? est-ce enchantement, est-ce que nous n'entendons pas quels malheurs le péché apporte? pendant que nous voyons à nos yeux ces esprits si nobles, défigurés si étrangement par un seul crime, que d'anges de lumière ils sont faits tout d'un coup anges de ténèbres, d'enfants ils sont devenus ennemis irréconciliables; et étant ministres immortels des volontés divines, ils sont enfin réduits à cette extrémité de misère, qu'il n'y a plus pour eux d'occupation que dans l'infâme emploi de tromper les hommes. Quelle vengeance, quel changement! c'est le péché qui l'a fait, et nous ne le craignons pas! n'est-ce pas être bien aveugles? Mais revenons à notre sujet et jugeons de la force de nos ennemis par la perfection de leur nature.

C'est le grand apôtre saint Paul qui nous y exhorte par ces excellentes [paroles :] « Revêtez-vous, dit-il, des armes de Dieu, parce que vous n'avez pas à combattre la chair ni le sang, » ni aucune force visible : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principatus et potestates, adversus mundi rectores, contra spiritualia nequitiae in caelestibus*<sup>1</sup>; « mais contre des principautés et des puissances, et des malices spirituelles : » *spiritualia nequitiae*. Pourquoi exagère-t-il en termes si forts leur nature spirituelle? c'est à cause que dans les corps, outre la partie agissante, il y en a aussi une autre qui souffre, que nous appelons la matière : c'est pourquoi les actions des causes naturelles, si nous les comparons à celles

des anges, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vertu. Au contraire, ces ennemis invisibles, qui s'opposent à notre bonheur, ne sont pas, dit-il, de chair ni de sang : tout y est dégagé, tout y est esprit; c'est-à-dire, tout y est force, tout y est vigueur : ils sont de la nature de ceux dont il est écrit « qu'ils portent le monde ». » Et de là nous devons conclure que leur puissance est très-redoutable.

Mais vous croirez peut-être que leur ruine les a désarmés, et qu'étant tombés de si haut ils n'ont pu conserver leurs forces entières. Désabusez-vous, chrétiens; tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté et conséquemment leur béatitude. En voici la raison solide, tirée des principes de saint Augustin : c'est que la félicité des esprits ne se trouve ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparent de lui, ne croyez pas qu'il soit nécessaire que Dieu change rien en leur nature pour punir leur égarement; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger d'eux, qu'il les abandonne à eux-mêmes : *Quia sua superbia sibi placuerunt, Dei justitia sibi donarentur*<sup>2</sup>. De cette sorte ces anges rebelles que l'honneur de leur nature a enflés, que leurs grandes connaissances ont rendus superbes jusqu'à vouloir s'égalier à Dieu, ne perdront pas pour cela leurs dons naturels. Non, ils leur seront conservés; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servait d'ornement cela même leur tournera en supplice, par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance.

Par conséquent, messieurs, il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « Les forts, dit David, se sont jetés sur moi : » *Irruerunt in me fortes*<sup>3</sup>; par où saint Augustin entend les démons<sup>4</sup>. Jésus-Christ appelle Satan « le fort armé : » *fortis armatus*<sup>5</sup>. Non-seulement il a sa force, c'est-à-dire, sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire, ses inventions et ses connaissances : *fortis armatus*. Ailleurs il le nomme « le prince du

<sup>1</sup> Job. IX, 13.

<sup>2</sup> De Civ. Dei, lib. XIV, cap. XV, t. VII, col. 366.

<sup>3</sup> Ps. LVIII, 4.

<sup>4</sup> In Ps. LVIII, enarr. I, n° 6, t. IV, col. 559.

<sup>5</sup> Luc. XI, 21.

<sup>1</sup> Ephes. VI, 12.



« monde : » *princeps hujus mundi*<sup>1</sup> ; et saint Paul, « gouverneur du monde : » *rectores mundi*<sup>2</sup>. Et nous apprenons de Tertullien que les démons faisaient parer leurs idoles des robes dont se revêtaient les magistrats, qu'ils faisaient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « les vrais magistrats et les princes naturels du siècle : » *Dæmones magistratus sunt sæculi*<sup>3</sup>. Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et le gouverneur du siècle; mais, pour ne laisser aucun doute de sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'il « en est le dieu : » *deus hujus sæculi*<sup>4</sup>. En effet, il fait le dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme lui de nouvelles créatures, pour les opposer à son Maître; voici ce qu'invente son ambition : il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien<sup>5</sup>, et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur : enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples, comme un sujet rebelle qui par mépris ou par insolence affecte la même grandeur que son souverain : *Ut Dei Domini placita cum contumelia affectans*<sup>6</sup>.

Telle est la puissance de notre ennemi; et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très-bien saint Thomas<sup>7</sup>, sont très-arrêtés dans leurs entreprises : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes; les anges, au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances; et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable. Mais s'il y a en eux quelque pensée forte, et où leur intelligence soit tout appliquée, c'est sans doute celle de nous perdre. « C'est un ennemi « qui ne dort jamais, jamais il ne laisse sa malice oisive : » *Pervicacissimus hostis ille nunquam malitiæ suæ otium facit* : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflamez son indignation : *Tunc plurimum accenditur, dum extinguitur*<sup>8</sup> : « Quand son feu semble tout à fait éteint, c'est

<sup>1</sup> Joan. XII, 31.

<sup>2</sup> Eph. VI, 12.

<sup>3</sup> De Idol. n° 18.

<sup>4</sup> II. Cor. IV, 4.

<sup>5</sup> De Idol. n° 4.

<sup>6</sup> Tert. ad Uxor. n° 8.

<sup>7</sup> Part. I. Quæst. LVIII, art. III.

<sup>8</sup> Tert. de Penit. n° 7.

« alors qu'il se rallume avec plus de force. » Ce superbe, ayant entrepris de traiter d'égal avec Dieu, pourra-t-il jamais croire qu'une créature impuissante soit capable de lui résister? et si, renversé comme il est dans les cachots éternels, il ne cesse pas néanmoins de traverser autant qu'il peut les desseins de Dieu; s'il se roidit contre lui avec une telle opiniâtreté, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles; que n'osera-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse?

Ainsi je vous avertis, mes chers frères, de ne vous relâcher jamais, et de vous tenir toujours en défense. Tremblez même dans la victoire : c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts, et qu'il remue ses machines les plus redoutables. Le voulez-vous voir clairement dans l'histoire de notre évangile? il attaque trois fois le Fils de Dieu : trois fois repoussé honteusement, il ne peut encore perdre courage. « Il le laisse, dit l'Écriture, « jusqu'à un autre temps : » *Recessit ab illo usque ad tempus*<sup>1</sup>; surmonté et non abattu, ni désespérant de le vaincre; mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si un ennemi si puissant veille sans cesse contre nous avec tous ses agents, qui pourrait assez exprimer combien soigneuse, combien vigilante, combien prévoyante et inquiète doit être à tous moments la vie chrétienne? Et nous nous endormons! Je ne m'étonne pas si nous vivons sous sa tyrannie, ni si nous tombons dans ses pièges, ni si nous sommes enveloppés dans ses embûches et dans ses finesses.

#### SECOND POINT.

Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant et si orgueilleux, vous croirez peut-être, messieurs, qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les finesses s'accordent mal avec tant de puissance et tant d'audace. En effet, saint Thomas remarque<sup>2</sup> que le superbe entreprend hautement les choses; et cela, dit ce grand docteur, parce qu'il veut contrefaire le courageux, qui a coutume d'agir ouvertement dans ses desseins, et qui est ennemi de la surprise et des artifices. Il serait donc malaisé d'entendre de quelle sorte Satan aime les finesses, « lui qui est le « prince de tous les superbes, » comme l'appelle l'Écriture sainte : *Ipse est rex super universos filios superbiam*<sup>3</sup> si cette même Écriture ne nous

<sup>1</sup> Luc. IV, 13.

<sup>2</sup> Quæst. LV, art. 8, ad 2.

<sup>3</sup> Job. XLII, 25.

apprenait que c'est un superbe envieux, *Invidia diaboli*<sup>1</sup>, et par conséquent trompeur et malin. Car encore qu'il soit véritable que l'envie soit une espèce d'orgueil, néanmoins tout le monde sait que c'est un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même, ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et de là vient qu'une noire envie rongant éternellement le cœur de Satan et de ses malheureux complices, et le remplissant de fiel et d'amertume contre nous, elle le contraint d'avoir recours à la fraude, à la tromperie, à des artifices malicieux; il ne lui importe pas, pourvu qu'il nous perde.

D'où lui vient cette envie? C'est ce qu'il serait long de vous expliquer, et vous en êtes sans doute déjà bien instruits : car qui ne sait, messieurs, que cet insolent, qui avait osé attenter sur le trône de son Créateur, frappé d'un coup de foudre, chut du ciel en terre, « plein de rage et de « désespoir? » *Habens iram magnam*<sup>2</sup>. Se sentant perdu sans ressource, et ne sachant sur qui se venger, il tourne sa haine envenimée contre Dieu, contre les anges, contre les hommes, contre toutes les créatures, contre lui-même; et après une telle chute, n'étant plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit malfaisant, des compagnons de sa misère, il conspire avec ses anges de tout perdre avec eux, d'envelopper, s'ils pouvaient, tout le monde dans leur crime. De là cette haine, de là cette envie qui le remplit contre nous de fiel et d'amertume.

Le voulez-vous voir, chrétiens, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ézéchiël sous le nom de Pharaon, roi d'Égypte? Spectacle épouvantable! Tout autour de lui sont des corps meurtris par de cruelles blessures. « Là git Assur, dit « le prophète, avec toute sa multitude : là est « tombé Élam et tout le peuple qui le suivait : là « Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du « Nord, et leurs princes et leurs capitaines, et « tous les autres, qui sont nommés multitude immense, nombre innombrable : » ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans leur sang : « Pharaon est au milieu qui voit tout ce carnage, « et qui se console de ses pertes, et de toute sa « multitude tuée par le glaive; Pharaon et toute « son armée; » Satan et tous ses complices : *Vidit eos Pharaon, et consolatus est super universa multitudinem suam quæ interfecta est gladio; Pharaon, et omnis exercitus ejus*<sup>3</sup>.

Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les

<sup>1</sup> Sap. II, 24.

<sup>2</sup> Apoc. XII, 12.

<sup>3</sup> Ezech. XXXII, 31.

seuls : ça, ça, voici des compagnons. O justice divine ! tu as voulu des supplices, en voilà; seule ta vengeance; voilà assez de sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes que Dieu avait voulu élever à nous, les voilà enfin nos égaux dans les tourments; cette égalité nous plaît : plutôt, plutôt périr, que de les voir à nos côtés dans la gloire. Malheur à nos lâches compagnons qui le souffrent : il vaut bien mieux périr, et qu'ils périssent avec nous. Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut. Ah! quelle rage pour ces superbes! mais auparavant, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! ah! que nous allons faire de sièges vacants! et qu'il y en aura, parmi les criminels, de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges! Puis se tournant aux saints anges : Eh bien! vous en avez de votre côté? est-ce que nous sommes seuls? vous semblons-nous mal accompagnés au milieu de tant de peuples et de nations? Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus, que vous avez à peine tirés de nos mains; mais confessez du moins que notre multitude l'emporte.

Que faisons-nous, mes frères, d'entendre parler si longtemps ces blasphémateurs? Voyez leur rage, voyez leur envie, et comme ils triomphent de la mort des hommes. C'est là leur application, « c'est tout leur ouvrage : » *Operatio eorum est hominis eversio*<sup>1</sup>. Que ne peuvent-ils aussi se venger de Dieu? sa puissance infinie ne le permet pas. Outrés d'une rage impuissante, ils déchargent tout leur fiel sur l'homme qui est son image; ils mettent en pièces cette image, ils repaissent leur esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance. C'est, mes frères, cette noire envie, mère des fraudes et des tromperies, qui fait que Satan marche contre nous par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre; il ressemble à une vapeur pestilente qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens : il inspire son venin dans le cœur; ou, pour me servir, chrétiens, d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse comme un serpent : c'est ainsi que l'Écriture l'appelle<sup>2</sup>.

Et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : *Abscondat se itaque serpens, totamque prudentiam suam in latebrarum ambagibus torqueat* : « Il se cache autant qu'il peut, il resserre en lui-même par mille détours sa prudence malicieuse : » c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondes.

<sup>1</sup> Tert. Apolog. n° 22.

<sup>2</sup> Apoc. XII, 9.